Esther ROGAN, *La Stasis dans la politique d'Aristote. La cité sous tension*

Paris, Classiques Garnier, 2018 (Les Anciens et les Modernes. Études de philosophie, 30), 430 p., ISBN 978-2-406-06225-7

Pierre Ponchon

Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/philosant/1955>

DOI : 10.4000/philosant.1955

ISSN : 2648-2789

Éditeur

Éditions Vrin

Édition imprimée

Date de publication : 31 octobre 2019

Pagination : 193-195

ISBN : 978-2-7574-2534-3

ISSN : 1634-4561

Référence électronique

Pierre Ponchon, « Esther ROGAN, *La Stasis dans la politique d'Aristote. La cité sous tension* », *Philosophie antique* [En ligne], 19 | 2019, mis en ligne le 15 mai 2019, consulté le 02 décembre 2022. URL : <http://journals.openedition.org/philosant/1955> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/philosant.1955>

Creative Commons - Attribution - Pas d'Utilisation Commerciale - Pas de Modification 4.0 International
- CC BY-NC-ND 4.0

<https://creativecommons.org/licenses/by-nc-nd/4.0/>

trouve seulement sous la forme de divers phénomènes d'embrassement, soit dans l'air soit dans l'éther (*Physique*, 212b20-22, à compléter par le premier livre des *Météorologiques*).

Il est discutable aussi d'estimer que les lieux sont seulement les termes des mouvements locaux (p. 99) ; en effet, les corps sont également dans un lieu *pendant* leur mouvement, même si leur lieu premier est alors à chaque instant différent, et les lieux existeraient aussi bien dans un univers immobile, du simple fait que les corps sont inclus les uns dans les autres (212a31-32). D'une manière générale, l'auteure accentue le rôle du mouvement local dans la détermination du lieu et cherche à disqualifier le modèle de l'inclusion, qui pourtant se maintient tout au long de l'enquête et se trouve dans la définition finale sous le terme de *periechon*. Un autre exemple en est son affirmation que la seule manière d'éviter la régression à l'infini signalée par Zénon d'Élée (chaque lieu étant à son tour dans un lieu) consiste à faire du lieu un type d'être différent des corps, qui ne soit pas susceptible d'inclusion (p. 96) ou qui soit immobile tandis que seules les choses mobiles sont dans un lieu (p. 98). En réalité, Aristote assume sans problème que tout lieu soit dans quelque chose, selon deux manières différentes d'être « dans » : d'abord par appartenance au corps dont il est la limite, ensuite par inclusion de ce corps dans tous les corps qui l'englobent jusqu'à la périphérie de l'univers ; et la raison pour laquelle on ne remonte pas à l'infini est que le tout de l'univers n'est plus dans aucun corps donc plus non plus dans aucun lieu (212b14-22).

En dépit de quelques réserves de ce genre, il faut néanmoins souligner la subtilité de certaines analyses, notamment celle des lieux premiers fluents comme l'eau ou l'air, et saluer la clarté de l'argumentation ainsi que la précision des références aux textes, qui permettent au lecteur de vérifier par lui-même la pertinence des thèses proposées.

Annick STEVENS
Université populaire de Marseille

Esther ROGAN, *La Stasis dans la politique d'Aristote. La cité sous tension*, Paris, Classiques Garnier, 2018 (Les Anciens et les Modernes. Études de philosophie, 30), 430 p., ISBN 978-2-406-06225-7.

En choisissant de s'intéresser au concept de *stasis* chez Aristote, E. Rogan (E. R.) nous invite en fait à une relecture complète des *Politiques* à partir de ce concept essentiel, mais souvent négligé et mal compris. Si la *stasis* a suscité un certain intérêt depuis une trentaine d'années, ce n'est pourtant pas sur l'œuvre d'Aristote, mais surtout sur celle de ses prédécesseurs – essentiellement Thucydide et Platon – que la recherche semble s'être concentrée. Donnant toute sa place au mot d'ordre de N. Loraux, « savoir tout prendre en même temps avec Aristote » (p. 368), E. R. y voit pourtant « un prisme adéquat permettant de relire la politique d'Aristote et d'en comprendre à nouveaux frais les différents concepts, comme étant essentiellement graduels et pluriels, sans que cela empêche le maintien d'un sens absolu » (p. 368). C'est ce projet fructueux que son livre poursuit selon une ligne claire. L'ouvrage d'E. R. se présente sous la forme d'une analyse en trois parties : « la *stasis* : réalité complexe et protéiforme » ; « la *stasis* constitutive du politique humain » et « les excellences plurielles de la cité ». Le texte est suivi en annexe d'une très utile table des occurrences de *stasis* et de ses composés chez Aristote et dans une bonne partie de la littérature grecque qui le précède (Platon, Thucydide, les orateurs, la poésie). Deux index (des noms propres et des textes cités) ainsi qu'une bibliographie récente et abondante et une table des matières analytique viennent compléter le volume.

La première partie s'attache à identifier un principe ordonnateur dans la description notoirement confuse de la *stasis* au livre V des *Politiques*. Rejetant à la fois la réduction

du phénomène à un fait psychologique ou économique, et celle de ses causes à la seule *pleonexia*, l'auteure montre comment le Stagirite confère à cette réalité irréductiblement plurielle un sens pleinement politique. La principale originalité de l'approche d'E. R. consiste alors à rechercher un principe d'ordre non pas du côté des causes de la *stasis* (plurielles et rhapsodiques), mais du côté des agents. Montrant d'abord que la *stasis* ne doit pas être conçue comme un état (*hexis*) du citoyen, mais comme une disposition passagère (*diathesis*), elle souligne combien Aristote s'écarte de l'analyse traditionnelle du phénomène en le traitant non comme la faute d'un homme à l'âme perverse mais comme l'erreur d'un citoyen. Les agents responsables de la *stasis* servent alors de principe de classification, et ces agents sont les citoyens ou mieux des types de citoyens saisis dans leurs différences politiquement significatives : aussi doit-on distinguer les *staseis* entre démocrates et oligarques, de celles entre notables, ou entre gens de différentes parties du territoire, ou gens issus de différentes vagues d'immigration, voire de celles initiées par des individus vertueux. Toutes ces formes ne sont pas équivalentes, c'est-à-dire également injustifiables ou également dangereuses, mais n'importe quel citoyen en tant que citoyen (ce qui garantit la dimension pleinement politique du phénomène) est susceptible d'engager une *stasis*. De la sorte, la *stasis* apparaît comme un phénomène graduel, relatif aux qualités politiques des citoyens. La question est alors de trouver son unité.

La seconde partie offre une réponse précise à cette question à partir de l'analyse aristotélicienne de la cité comme multiplicité différenciée. La *stasis*, rapportée à la cité, se voit ainsi dotée d'une unité de forme et de contenu. Formellement, elle est une espèce de la contrariété, car la cité est conçue comme un assemblage de qualités dont la différence peut aller jusqu'à l'opposition (vertu/vice ; richesse/pauvreté ; oppositions territoriales). C'est dans cette « multiplicité sédimentée de duels » (p. 154) que la *stasis* peut prendre naissance, la différenciation contenant en puissance l'excès conduisant au conflit. L'unité de contenu est à chercher dans la revendication d'une forme de justice. L'auteure montre qu'à l'inverse d'une tradition différenciée, mais finalement unanime pour voir dans la *stasis* le comble de l'injustice comme transgression de la loi (Thucydide, Isocrate, Platon), Aristote la conçoit comme l'expression d'un juste partiel et partial, ce qui lui confère une négativité fondamentale, puisque le factieux nie l'autre partie du juste. On peut alors identifier avec précision le type d'erreur que commet le factieux : absolutiser une différence seulement relative. On conçoit mieux dès lors le caractère fondamentalement politique de la *stasis* : les revendications des factieux sont l'expression des différences qui structurent le corps politique, de sorte que la *stasis* ne doit être confondue ni avec un conflit entre intérêts privés, ni avec un simple coup d'État (*epithesis*), ni même avec un processus révolutionnaire.

La troisième partie aborde le point le plus ambitieux de l'ouvrage : la reconfiguration de toute la lecture des *Politiques*. Si la *stasis* est un mal graduel fondé sur une erreur quant à la nature du juste conduisant à des revendications excessives, c'est alors dans une forme de juste milieu que la cité peut trouver la stabilité propre à éloigner le spectre de la dissension. E. R. s'attèle alors à l'analyse de la signification proprement politique du juste milieu qui constitue le principe ordonnateur de la deuxième partie du livre V et qu'elle identifie d'un côté au groupe social des *mesoi*, ces citoyens intrinsèquement excellents, et de l'autre à la constitution mixte. À côté de l'excellence éthique (celle de la vertu accomplie), on doit alors faire place à deux formes d'excellence politique : celle du juste milieu absolu et celle du juste milieu propre à chaque constitution. De la sorte, un nouveau critère de classement des constitutions, fondé sur la résistance graduelle à la *stasis*, se dessine à côté du critère de la finalité utilisé au livre III (la poursuite du bien commun). Si les deux schémas sont compatibles, ils ne coïncident pas nécessairement

en pratique. En procédant à l'articulation des deux critères, E. R est alors à même de rendre compte de toute la subtilité de la pensée aristotélicienne des constitutions : aux deux types de formes déviées – les formes déviées instables, en état de *stasis* absolue, caractérisées par l'absence de lois (*monarchia*, *dunasteia*, et tyrannie), et les formes déviées stables, vivables, car ayant trouvé leur juste milieu propre, mais menacées par la *stasis* (démocratie modérée, oligarchie équilibrée et tyrannie monarchique) –, s'opposent deux types de constitutions droites correspondant à l'excellence politique humaine (*politeia* et aristocraties mélangées) ou à l'excellence éthique quasi divine (royauté, aristocratie première).

Ce trop bref résumé ne saurait rendre justice aux multiples analyses stimulantes de détail : on pense à la réhabilitation du critère quantitatif (p. 266, 294), à la manière dont le critère de l'alternance entre gouvernants et gouvernés est rapporté non à la question de l'égalité quantitative mais bien à celle de la nécessaire diversité qualitative de la cité (p. 198-199), ou à cette lecture de la *stasis* comme état post-politique chez Thucydide (p. 172), et l'on pourrait en ajouter bien d'autres. Je me contenterai donc de signaler les contributions les plus décisives de cet important volume.

En distinguant deux étapes de dégénérescence politique, fondées sur deux types d'excellence politique, E. R. donne une réponse ingénieuse à l'une des difficultés majeures des *Politiques* : le rapport entre les livres dits réalistes et les livres idéalistes. Son originalité (la « troisième voie » entre la réduction à la vertu éthique et un réalisme anti-platonicien tardif, p. 281) consiste à chercher la réponse à partir du lieu apparemment le plus problématique : le livre V. On doit ainsi selon elle distinguer entre une première déviation lorsqu'une constitution droite s'écarte d'elle-même, donnant naissance à des constitutions déviées stables, puis une deuxième étape quand ces constitutions déviées stables s'écartent de leur juste milieu relatif constitué par leurs lois propres (tombant ainsi dans un état de *stasis* relative), pour dériver vers un état de *stasis* absolue.

Une autre qualité de cet ouvrage est la clarté et l'honnêteté avec laquelle l'auteure situe son propos dans les débats de la recherche aristotélicienne (p. 20 sur la question générale de la *stasis* chez Aristote ; p. 71 sur la possibilité de lui appliquer la théorie des quatre causes ; p. 133 sur la dimension politique du phénomène ; p. 252 sur le sens politique du juste milieu, etc.). Dans cette perspective, son apport tient aussi aux hypothèses qu'elle écarte ou relativise (on pense au traitement de l'amitié et de la concorde).

Enfin, l'auteure n'oublie pas de situer la pensée aristotélicienne par rapport aux penseurs précédents : Platon et Thucydide principalement, Isocrate dans une moindre mesure. Si ces rapprochements sont fins et instructifs pour ce qui est du traitement de la *stasis*, on regrette néanmoins l'absence presque totale de Platon dans la dernière partie et dans les analyses consacrées à la juste mesure et au classement des constitutions. Pourtant, le *Politique* (peu présent dans l'ouvrage en général), et, dans une moindre mesure, les *Lois*, paraissent former un arrière-plan à la réflexion aristotélicienne tant sur les constitutions que sur l'articulation entre idéal éthique et réalité politique.

Cette réserve ne saurait néanmoins remettre en cause la profondeur et l'utilité de cet ouvrage pour une approche de la pensée aristotélicienne qui permette de « dégager la politique de l'éthique », sans pour autant « lire la politique d'Aristote sans la lumière de l'éthique » (p. 367). Par l'ampleur des questions qu'il brasse, ce livre, loin d'être une simple monographie sur la *stasis* aristotélicienne, est une véritable synthèse de la pensée politique du Stagirite qui satisfera aussi bien le spécialiste que celui qui cherche un exposé plus général.

Pierre PONCHON

PHIER EA3297, Université de Clermont Auvergne